

SE RENONCER **(Mt 10, 37-39)**

Matthieu 10, 37-39

- 37 Qui aime père ou mère davantage que moi
n'(est) pas digne de moi ;
et qui aime fils ou fille davantage que moi
n'(est) pas digne de moi.
- 38 Et quiconque ne charge pas sa croix,
(tout) en venant derrière moi,
n'est pas digne de moi.
- 39 Qui a trouvé son âme
la perdra,
mais qui perd son âme
à cause de moi
la trouvera.

Traduction de Christian Luriti, 15 août 2021.

1. PERDRE SON ÂME

« Qui aura trouvé son âme,
la perdra ;
mais qui perd son âme,
à cause de moi,
la trouvera. »

(Mt 10, 39)

« En effet, qui veut sauver son âme,
la perdra ;
mais qui perdra son âme
à cause de moi
la trouvera. »

(Mt 16, 25)

La plupart des traductions écrivent « trouver sa vie », « perdre sa vie », ce qui renvoie inévitablement au concept de martyr. En effet, perdre la vie, ce n'est pas autre chose que mourir. Mais alors, pourquoi, dans le sens contraire, Rabbi Iéshoua dit-il « trouver sa vie » et non pas « garder sa vie » ou « se garder en vie » ? Car, pour mourir, il faut déjà être en vie, et refuser de mourir, c'est vouloir garder sa vie. Il est vrai qu'en Mt 16, 25 et dans les passages parallèles de Marc et de Luc, il est question, non pas de « trouver son âme » mais de « sauver son âme ». Et la Bible de Jérusalem d'écrire, en note du passage de Matthieu ci-dessus : « Dans cette parole, de forme plus archaïque qu'en Mc et Lc, « trouver » est à entendre avec la nuance de « gagner, obtenir, se procurer », cf. Gn 26, 12 ; Os 12, 9 ; Pr 3, 13 ; 21, 21 ». En note de sa traduction ci-dessus, Christian Luriti écrit ceci : « *L'âme – néfesh en hébreu = anima en latin – représente ici la vie physique dont elle est le principe (cf. Gn 2, 7 néfesh hayyâh). Conserver sa vie, c'est la perdre ; la perdre, c'est la conserver. Jésus joue évidemment sur la double signification du mot vie ; il y a en effet une vie supérieure et une vie inférieure, la vie éternelle et la vie temporelle – cf. Jn 12, 25. On tire la même leçon de Jn 15, 13 qui nous dit, littéralement : Personne n'a de plus grand amour que de faire reposer son âme sur ses aimés. En français, on ne sait pas traduire « faire reposer son âme sur » autrement que « donner sa vie pour ». Donc l'âme = la vie CQFD ». Mais si on ne sait pas traduire autrement, ne serait-ce pas plutôt parce qu'on ne comprend pas le sens véritable de cette expression et qu'on veut la réduire à ce qu'on croit en comprendre. Car, enfin, aussi bien en hébreu qu'en grec et en latin, il existe un mot pour désigner la vie, différent du mot âme. Si vraiment l'âme, c'est la vie, pourquoi ne traduit-on pas Gn 2, 7 : « vers une vie vivante » ? Et pourquoi en Lc 17, 33 est-il affirmé : « Celui qui, par contre, perdrait celle-ci (son âme) la gardera en vie » ?*

Déposer son âme

Si Rabbi Iéshoua nous demande de « perdre notre âme », en ce qui concerne la sienne, il nous parle de la « déposer ». C'est dans l'évangile de Jean que nous trouvons à plusieurs reprises cette affirmation et, plus précisément, dans la parabole du Bon Pasteur. Et c'est en comprenant le sens de son affirmation relative à son âme : « déposer mon âme », que nous comprendrons le sens de son affirmation relative à notre âme : « perdre votre âme ».

En effet, au chapitre 10 de l'évangile de Jean, consacré au Bon Pasteur, nous trouvons deux actions de ce Bon Pasteur que toutes les traductions classiques édulcorent en ne tenant pas compte de la différence de vocabulaire grec utilisé.

D'une part, ce Bon Pasteur affirme vouloir « donner la vie à ses brebis ». En grec, le verbe « donner » utilisé est δίδωμι (didomi) et le mot « vie » est ζωή (zoé).

D'autre part, ce Bon Pasteur parle de « déposer son âme sur ses brebis ». En grec, les mots utilisés ne sont pas les mêmes. Ici le verbe utilisé est τίθημι (tithémi) qui a bien le sens de « poser, déposer ». Et ce qu'il veut « déposer », ce n'est pas la vie, mais bien son « âme », en grec ψυχή (psuchè). Ce dépôt est encore renforcé par le fait qu'il est effectué « au-dessus » de ses brebis, en grec ὑπέρ (uper).

Écoutons donc ce Bon Pasteur nous parler en respectant cette différence de vocabulaire grec utilisé :

« Moi, je suis venu
pour que vie (ζωήν) elles aient
et surabondamment elles aient. »

(Jn 10, 10)

« Moi, JE-SUIS le pasteur, le bon ;
le pasteur, le bon, son âme (ψυχήν) (il) dépose au-dessus de ses brebis. »

(Jn 10, 11)

« JE-SUIS le bon pasteur ;
je connais mes brebis
et mes brebis me connaissent,
comme le Père me connaît
et moi je connais le Père,
et mon âme (ψυχήν) je dépose au-dessus de mes brebis. »

(Jn 10, 14-15)

« C'est pourquoi le Père m'aime
parce que moi je dépose mon âme (ψυχήν)
pour que de nouveau je prenne elle.
Personne n'enlève celle-ci de moi,
mais moi je dépose elle de moi-même.
Pouvoir j'ai de déposer elle
et pouvoir j'ai de nouveau de prendre elle ; »

(Jn 10, 17-18)

« Et moi je donne à elles la vie (ζωήν) éternelle. »

(Jn 10, 28)

« Plus grand que celui-ci un amour personne n'a
que quelqu'un l'âme (ψυχήν) de lui dépose au-dessus (ὑπέρ) des amis de lui. »

(Jn 15, 13)

Alors pourquoi traduire « déposer son âme » par « donner sa vie » ? Certes, on peut objecter que le mot psuchè peut signifier aussi la vie. Mais pourquoi alors le grec n'utilise-t-il pas le même mot « donner = didomi » ? En réalité, par facilité de compréhension, on passe à côté d'une révélation très importante : le Dieu-Homme ne nous sauve pas parce qu'il donne sa vie pour ses brebis mais parce qu'il dépose son âme sur elles. C'est-à-dire parce qu'il est venu nous faire partager son psychisme, ses états d'âme, ses « mimèmes » pour reprendre le vocabulaire jousien. Et c'est la raison pour laquelle, avant de donner sa vie sur la croix le vendredi, il se donne à manger et à boire le jeudi soir pour communiquer à ses apprenants son

psychisme. En effet, la plus grande preuve d'amour que nous donne Iéshoua est « *de déposer son âme sur nous* », c'est-à-dire de nous rendre participants de son psychisme. Rappelons que la finalité du christianisme est de nous faire devenir le Dieu-Homme. C'est la raison pour laquelle, après avoir fait manger son enseignement à ses appreneurs, il se fait manger et boire chair et sang au soir de sa vie terrestre, afin que nous devenions lui.

Dans les synoptiques, la nécessité de perdre son âme vient après l'appel de Iéshoua à prendre la croix et à le suivre, ce n'est pas sans raison. En effet, pour que nous le devenions, il nous faut renoncer à être nous. Pour devenir participants du psychisme de Iéshoua, il nous faut renoncer à notre propre psychisme :

« Je vis, mais non plus moi,
vit en moi le Christ.
Ce que maintenant, je vis dans la chair,
dans la foi je vis,
celle du Fils de Dieu
qui m'a aimé
et s'est livré lui-même pour moi »
(Ga 2, 19b-20)

Quand nous disons de Jésus qu'il donne sa vie, nous comprenons qu'il accepte de mourir pour nous sur la croix. Mais affirmer qu'il dépose son âme, c'est affirmer qu'il nous participant de son psychisme, qu'il nous fait partager ses « états d'âme ». Et nous atteignons là le fond du problème : Jésus ne nous sauve pas seulement parce qu'il accepte de mourir pour nous sur la croix ; il nous sauve parce qu'il est venu apprendre, en les vivant dans une parfaite soumission à la volonté de son Père, toutes les faiblesses, toutes les conséquences malheureuses de notre état d'hommes pécheurs, faisant ainsi « *de sa vie un sacrifice d'expiation* », afin qu'en nous rendant participants de ses états d'âme, de ses états intérieurs, il puisse nous délivrer de notre prison d'hommes pécheurs. « *Par le fait qu'il a souffert lui-même, en étant mis à l'épreuve, il est capable, à ceux qui sont éprouvés, de porter secours* » nous dit l'épître aux Hébreux (He 2, 18), accomplissant ainsi la prophétie d'Isaïe : « *Parce qu'il a connu la souffrance, le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes, il se chargera de leurs péchés* » (Is 53, 11). En effet, comme l'affirme encore l'épître aux Hébreux : « *Bien qu'étant fils, [le Christ] apprit par les choses dont il souffrit l'obéissance et ayant atteint la parfaite maturité, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent cause de salut éternel* » (He 5, 8-9).

2. DEVENIR LE CHRIST

Mais comment pouvons-nous devenir participants des états d'âme du Dieu-Homme, ce que Marcel Jousse appelle des mimèmes ? Précisément par le Mimisme, cette grande découverte de Marcel Jousse, ce Mimisme qui permet à l'Humain « de devenir toute chose » par ses gestes mimismologiques, et plus précisément par ce que Marcel Jousse appelle l'intussusception mimismologique de l'enseignant.

Cette prise de conscience de Marcel Jousse, *Mémoire Vivante* la relate en transcrivant une lettre de celui-ci adressée à Gabrielle Baron, de Fresnay, en date du 24 septembre 1953 :

« Donc, ce jeudi matin, à 10 h ½, je sens en moi comme une cristallisation *en train de se faire* et que j'attendais depuis *plus de deux mois*. Je prends la chère enveloppe¹... je prie vite, vite mon petit Iéshoua et la petite Jeanne d'Arc pour que, sur cette pauvre petite enveloppe bénie, le plan, le plan *tant attendu* jaillisse enfin. Et voilà, tout s'est écrit, comme ça, d'un coup, sans moi, presque malgré moi... Cinq minutes après, ça y était... tout comme je rêvais que ce soit, avec une dénomination « en facteur commun » qui permette à l'immense, à l'*écrasante* série historique des mimodrames palestiniens, de se sélectionner et de s'ordonner « en triades ».

« Dès que j'ai eu écrit les mots « L'Intussusception mimismologique de l'Enseigneur d'après son mimème et selon son analogème », j'ai senti que s'ordonnaient les intussusceptions par *insufflation*, par *imposition* et par *manducation* (comme aboutissant logique et *tout-puissant*).

« Et, sous chaque intussusception mimismologique différentielle, les mimodrames « intussusceptionnants » venaient se ranger, avec une profondeur qui aurait nécessité des triades de triades, en cascades « dérivées » à l'infini.

[...]

« Certes, ce n'est encore qu'une rapide ébauche, un jet d'éclair dans l'*immense océan* mystérieux et obscur du subconscient. Mais tout y est. Il n'y a plus qu'à laisser les faits et les phrases s'ordonner d'eux-mêmes. Les triades vont-elles-mêmes se « sous-triader » avec d'autres mimodrames historiques, comparatifs et approfondissants.

« Ce sera lent, lourd et long, mais puissant et inattendu ! Tout avec la Bible et rien que la Bible (Ancien et Nouveau Testament). Et tout convergeant vers la *Manducation de l'Enseigneur !* »²

Nous retrouvons largement développé et illustré d'exemples, empruntés à la Bible, cette intussusception mimismologique de l'Enseigneur dans l'ouvrage, publié par Gabrielle Baron : *La Manducation de la Parole*, dans sa deuxième partie intitulée *La Manducation de l'Enseigneur dans le Milieu paysan galiléen*, nouvelle édition Gallimard 2008, pp. 505-664.

Le prototype théandrique de l'économie sacramentelle

Dans le christianisme, cette intussusception mimismologique du Dieu-Homme se réalise à travers le mimodramatisme liturgique, et spécifiquement le mimodramatisme sacramentel. De ce mimodramatisme sacramentel, nous en trouvons le fondement dans une guérison opérée par Rabbi Iéshoua, celle du sourd mal-parlant (Mc 7, 31-37).

« Et de nouveau sortant du territoire de Tyr,
il alla par Sidon vers la mer de Galilée,
au milieu du territoire de la Décapole.
Et ils lui portent un sourd mal parlant
et ils supplient Jésus de lui imposer la main.
Et il le prit à part, loin de la foule, à l'écart,
et il lui enfonça ses doigts dans ses oreilles.
Et ayant craché,
il lui toucha la langue.
Et ayant levé les yeux vers le ciel,
il soupira
et lui dit :
« Ephphatâ,
c'est-à-dire : Ouvre-toi ! »
Et aussitôt s'ouvrirent ses oreilles

¹ Il s'agit d'une enveloppe de lettre envoyée par Gabrielle Baron. Marcel Jousse avait l'habitude de se servir, « pour y noter en premier jet ce qui se jouait en lui, de bouts de papier quelconques, ayant déjà servis et qu'il ne craignait pas de gâcher ». (Gabrielle Baron, *Mémoire vivante*, Le Centurion, 1981, p. 216.

² Gabrielle BARON, *Mémoire Vivante*, Le Centurion, 1981, pp. 216-217.

et fut délié le lien de sa langue
 et il parlait correctement.
 Et il leur ordonna de ne le dire à personne,
 mais plus il le leur recommandait,
 encore plus fort, ils l'annonçaient.
 Et ils étaient extrêmement frappés,
 disant :
 « Que c'est beau tout ce qu'il fait :
 et les sourds, il les fait entendre
 et ceux qui ne parlent pas, il les fait parler ! »

Selon le témoignage de l'évangéliste Jean, Jésus est le Verbe de Dieu, la Parole de Dieu devenue chair. Et c'est pourquoi la Parole de Jésus est efficace : elle produit ce qu'elle dit. En une parole, il guérit le paralytique qu'on a fait descendre par le toit devant lui ; en une parole, il rend à la vie la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm, Lazare son ami ; en une parole et à distance, il guérit le serviteur du centurion romain ; en une parole, il guérit la femme courbée, il chasse les esprits impurs, il apaise la tempête. Nous connaissons tous ces exemples et bien d'autres encore. Alors, pourquoi, pour guérir un sourd mal-parlant, se livre-t-il à tout un scénario : le mettre à l'écart, lui mettre les doigts dans les oreilles, cracher et lui toucher la langue³, lever les yeux au ciel, pousser un soupir et enfin seulement prononcer dans sa langue araméenne : *Ephphatâ*, alors qu'on lui demandait simplement d'imposer les mains sur cet infirme ?

Ce scénario constitue ce qu'on pourrait appeler un mimodrame, car il s'agit d'un ensemble de gestes et de paroles, à valeur symbolique, mais efficaces. Ces gestes sont : prendre à l'écart, mettre les doigts dans les oreilles, cracher, toucher la langue, lever les yeux au ciel. Ces paroles sont : le soupir et le mot *Ephphatâ*. Ces gestes et paroles sont symboliques, car signifiant quelque chose en rapport avec l'infirmité : mettre les doigts dans les oreilles et dire « Ouvre-toi ! » pour rendre l'audition sans laquelle cette personne avait du mal à parler correctement ; cracher, toucher la langue et soupirer pour délier cette langue et lui permettre de parler correctement. Et ces gestes et ces paroles sont efficaces car ils produisent l'effet qu'ils signifient : cet homme entend à nouveau et parle correctement.

Ce mimodrame de la guérison d'un sourd mal-parlant n'est rien d'autre que le prototype de nos sept sacrements : un ensemble de gestes et de paroles avec utilisation possible d'une matière, à valeur symbolique mais produisant l'effet qu'ils signifient. Est-ce purement anecdotique que Jésus accomplisse ici sept actions pour guérir cet infirme, sept comme le nombre de nos sacrements, sept étant le chiffre symbolique de l'être humain pleinement ouvert au mystère de Dieu⁴ ?

Mais pourquoi cette économie sacramentelle occupe-t-elle une place aussi importante au cœur de notre religion, alors qu'elle se trouve totalement absente dans le Judaïsme ? Soulignons deux raisons principales.

La première raison est que le Judaïsme est tout entier centré sur l'homme et sur les efforts qu'il doit faire pour obtenir le salut de Dieu. « *Maître, qu'ai-je faire pour hériter de la vie éternelle ?* » (Lc 10, 25) est la question posée par le Docteur de la Loi à Jésus, qui résume tout à fait l'attitude du Juif face à Dieu. Le christianisme est tout entier centré sur Dieu et sur

³ La traduction liturgique rend par « avec sa salive, lui toucha la langue », ce qui atténue un geste très expressif que le texte grec décrit par « ayant craché, il lui toucha la langue ».

⁴ Cf. le mémoire d'Yves Beaupérin intitulé *La Croix, chaire de la connaissance de Dieu*

sa grâce, c'est-à-dire sur le don totalement gratuit de la vie éternelle que Dieu fait à l'homme. « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » (Mc 10, 51) demande Jésus à l'aveugle Bartimée, et l'apôtre Paul de nous l'affirmer clairement : « *Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas de vos œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier. Nous sommes en effet son ouvrage, créés dans le Christ Jésus, en vue des bonnes œuvres que Dieu a préparées d'avance pour qu'en elles nous marchions* » (Ep 2, 8-10). Et qu'est-ce qui peut le mieux manifester cette gratuité totale du don de Dieu que ces actions symboliques que sont les sacrements par lesquels Dieu nous transforme intérieurement, actions symboliques qui sont folie pour nos esprits rationnels et scientifiques, mais qui sont sagesse de Dieu faisant appel à notre esprit d'enfance ? La véritable folie est de se prétendre chrétien et de ne pas pratiquer, car c'est à nouveau mettre sa confiance dans son activité et non dans celle de Dieu. Si la Liturgie est étymologiquement « action du peuple », cette action consiste essentiellement à se laisser agir par Dieu, car la Liturgie est d'abord et avant tout *Opus Dei*, Œuvre de Dieu comme la qualifie saint Benoît.

La deuxième raison est que, contrairement au Judaïsme, le christianisme ne consiste pas à mettre en pratique un ensemble de préceptes et de lois, mais à devenir une personne, le Christ lui-même. Être chrétien, c'est devenir le Christ et pas simplement l'imiter ! Tous les gestes qu'accomplit Jésus pour rendre la parole au sourd mal-parlant ne visent pas seulement à le guérir mais visent à l'identifier à lui. Jésus est le Vivant par excellence et c'est en entrant dans le sourd mal-parlant qu'il le guérit. Voilà pourquoi il fait entrer ses doigts dans les oreilles du sourd, pourquoi il touche sa langue après avoir craché, pourquoi il pousse un grand soupir. C'est par mimisme que Jésus guérit cet infirme. Et c'est précisément la caractéristique des sacrements de nous identifier au Christ à travers des gestes symboliques. Comme le dit l'apôtre Paul à propos du baptême : « *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, dans sa mort nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que de même que le Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, de même nous aussi en nouveauté de vie nous marchions. Si, en effet, nous sommes devenus une même plante par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection* » (Rm 6, 3-5).

« *Il vient lui-même et va vous sauver* », nous dit le prophète Isaïe. Cette venue n'est pas le simple déplacement physique d'une personne qui vient à notre rencontre. Cette venue de Dieu est une identification au Christ par laquelle il nous fait devenir lui et nous sauve. C'est ce que nous enseigne Dom Odon Casel, qui fut moine de l'abbaye bénédictine de Maria Laach en Allemagne : « *Au fond, le Christ est lui-même le prototype d'après lequel sont faites toutes les reproductions constituées par les [mystères sacramentels]. Il en découle pour nous des conséquences pratiques d'une grande importance : nous sommes unis au Christ non par des sentiments de piété ou de dévotion, ni par la valeur morale de notre propre action, mais par l'œuvre salvatrice objective dans laquelle le mystère nous introduit. Le mystère est la voie qui mène au Corps et à l'Esprit du Christ. Tout cela est contenu dans la formule « dans le Christ ». »⁵*

Transsubstantiation mimismologique

Le summum de cette union au Dieu-Homme se réalise à travers la manducation et la bibition de sa chair et de son sang. Il est intéressant de remarquer que ce que nous mangeons

⁵ Dom Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le Cerf, 1964, Lex Orandi n° 38, pp. 175-176.

physiquement, c'est du pain, et ce que nous buvons physiquement, c'est du vin, mais ces espèces, tout en gardant toutes leurs caractéristiques d'espèces, sont devenues réellement la chair et le sang du Dieu-Homme. C'est ce que la théologie catholique appelle la transsubstantiation. Il y a quelque chose d'analogue dans le « devenir le Christ ». Nous sommes, en quelque sorte, transsubstantiés. C'est une prise de conscience que j'ai faite personnellement et qui rejoint Marcel Jousse qui considère que le Mimisme est une transsubstantiation.

Un certain 28 juillet 2015, jour anniversaire de la naissance de Marcel Jousse et veille de mon propre anniversaire, je me retrouve donc de très bon matin dans la chapelle de Jésus, Roi d'amour, à La Brardière, pour y réciter mimodramatiquement les Laudes et l'Office des Lectures.

A un moment, poussé par la curiosité, je m'approche du tabernacle et en ouvre les premières portes où est gravé le miracle de l'hostie profanée. Apparaît une seconde porte où se trouve insérée une lunule contenant une hostie consacrée. Est-ce la grande proximité où je me trouve avec cette hostie consacrée qui me fait réaliser d'un coup que ma croyance en la présence réelle du Dieu-Homme n'était jusqu'à présent que mentale ? Pour la première fois de ma vie, je réalise que si cette hostie est transsubstantiée en la chair du Dieu-Homme, je suis réellement en la présence de ce Dieu-Homme lui-même et que mon regard porté vers l'hostie n'est rien d'autre que mes yeux dans ses yeux. Je reste là longuement, les yeux dans les yeux, fortement impressionné par cette prise de conscience que ce que je savais, je ne l'avais pas compris dans toute sa réalité physique : physiquement, j'étais en présence du Dieu-Homme comme l'avaient été ses appreneurs et ses contemporains.

Mais rapidement s'est imposée à moi une autre évidence. De même que les espèces du pain et du vin avaient été transsubstantiées en la chair et le sang du Dieu-Homme, tout en gardant toutes leurs caractéristiques d'espèces matérielles, de même mon humanité était transsubstantiée en celle du Dieu-Homme de telle sorte que cette humanité réalisait une présence physique du Dieu-Homme aussi réelle que celle de l'hostie consacrée. Du coup, dans une expiration prononçant mentalement le nom de Jésus, je me mis en sa présence que je suis, dans un regard tourné vers l'intérieur de moi.

Je réalisais que la vocation de tout être humain est de se laisser transsubstantier en le Dieu-Homme, que je devais laisser le Dieu-Homme transsubstantier toutes mes pensées, mes paroles et mes actions en ses pensées, ses paroles et ses actions, en restant dans un contact aussi permanent que possible, à l'intérieur de moi, avec celui auquel la Liturgie tout entière me configure ontologiquement par intussusception mimismologique.

Mais autant la transsubstantiation eucharistique est immédiate et complète, autant ma transsubstantiation en le Dieu-Homme est progressive, dans la mesure même où je me livre au Dieu-Homme pour le laisser penser, parler, agir à travers ma pensée, ma parole et mon action.

Déjà, Marcel Jousse, en face de l'enfant qui rejoue toutes choses par le Mimisme, parlait d'une sorte de transsubstantiation de cet enfant :

« Je ne veux pas que vous considériez le mot Jeu = Amusement. Mais Jeu = Transsubstantiation. [...] C'est qu'en effet, nous avons là un phénomène tout à fait curieux. C'est que l'enfant qui joue n'est plus lui. Nous avons là une sorte de transsubstantiation, le mot Métamorphose ne serait pas assez fort, c'est un phénomène de Dépersonnalisation, dirait mon maître le Dr Pierre Janet. L'enfant n'est plus lui-même quand il joue. L'enfant est le cheval. Le cheval qui fait un certain nombre de gestes, je suppose, le galop. Le cheval sera donc considéré comme le Galopant et l'enfant

sera transsubstantié dans le Galopant. Il va donc être dépersonnalisé. Nous aurions là à étudier, avec les médecins, toute cette grande question du changement de personnalité qui sont dus à ces mécanismes de Mimèmes, mécanismes qui sont parfois tellement forts et puissants qu'à un moment donné, vous vous sentez une autre personne. L'enfant qui joue est transsubstantié, il est dépersonnalisé et repersonnalisé. »⁶

« Regardez l'enfant qui modèle. Regardez l'enfant qui dessine. Regardez l'enfant qui joue. Tout cela est, peut-on dire, égal dans le phénomène de Transsubstantiation. C'est, j'allais dire, une Transsubstantiation au carré. L'enfant lui-même, plein du chat qui mange la souris, va modeler le chat, va modeler la souris et va les faire se rencontrer jusqu'à croire qu'il les a fait vivants. Et vous avez là toujours la question du Jeu chez l'enfant. C'est l'expression de ce qui s'est imprimé en lui jusqu'à être lui. »⁷

Et ce phénomène de transsubstantiation, nous le trouvons aussi chez les mystiques :

« Nous allons trouver ce phénomène de la Possession dans ceux qu'on a appelé les grands Mystiques, et que nous avons à examiner, en anthropologiste. Ils sont saisis, possédés par une puissance qui les fait agir. Ils naissent avec le petit enfant de la Crèche, et ils vont, d'année en année, croissant, avec les différentes années de croissance de celui qui est en eux. Et puis, il y a les quarante jours de sécheresse, il y a la Crucifixion, et c'est tellement et si profondément en eux, que les pieds et les mains portent les stigmates de la Crucifixion... Et puis, changement immédiat. C'est la Résurrection, c'est la Gloire. C'est l'auréole. »⁸

Voici le témoignage de quelques-uns d'entre eux :

« Syméon ⁹ met l'accent sur la primauté du spirituel et la nécessité de l'expérience mystique comme connaissance expérimentale de la vie éternelle qui commence ici et maintenant. On a appelé Syméon « amant du Christ » et « héraut » de l'Esprit Saint. Des deux, il est littéralement possédé. « Je deviens Dieu, dit-il, par l'union ineffable. »

« Sans parler explicitement de la Prière de Jésus comme telle, Syméon développe cependant toute une spiritualité des plus réalistes, même sur le plan physiologiste, de l'incorporation au Christ : « L'Esprit fait pénétrer le Christ en nous jusqu'au bout de nos doigts, il pénètre notre corps », écrit-il, et encore dans les Hymnes : « Moi, indigne, je suis la main et le pied du Christ ! Je meus ma main et ma main est tout Christ, car la divinité de Dieu s'est unie à moi indivisiblement. » Ici, le retournement spirituel de l'être va jusqu'à la mutation même du psychosomatique et le changement de la condition humaine tout entière. Mais Syméon s'inscrit dans une Tradition déjà ancienne, car saint Macaire ne prêchait-il pas au Vème siècle dans ses « Homélie » : « Avoir d'autres yeux que les siens, une autre tête que la sienne, des oreilles, des mains et des pieds qui ne sont plus les siens » ? »¹⁰

« Ô mon Divin Sauveur, par ta toute puissance et ton infinie miséricorde, que je sois changé et tout transformé en toi. Que mes mains soient tes mains, que mes yeux soient tes yeux, que ma langue soit ta langue, que mes sens et mon corps ne servent qu'à te glorifier. Mais surtout, transforme-

⁶ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 10^{ème} cours, 30 janvier 1939, *Le mimographisme chez l'Enfant et le Primitif*, pp. 197-198.

⁷ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 10^{ème} cours, 30 janvier 1939, *Le mimographisme chez l'Enfant et le Primitif*, p. 205.

⁸ Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 10^{ème} cours, 30 janvier 1939, *Le mimographisme chez l'Enfant et le Primitif*, p.203.

⁹ Syméon le nouveau théologien (949-1025), higoumène à Constantinople, chantre de l'union à Dieu, Père de l'Eglise.

¹⁰ Alphonse et Rachel GOETTMANN, *Prière de Jésus, Prière du cœur*, Albin Michel, Spiritualités vivantes n° 122, 1994, p. 58.

moi. Que ma mémoire, mon intelligence, mon cœur soient ta mémoire, ton intelligence et ton cœur. Que mes actions, mes sentiments soient semblables à tes actions, à tes sentiments et de même que ton Père disait de toi : « Je t'ai engendré aujourd'hui », tu puisses le dire de moi et ajouter aussi comme ton Père céleste : « Voici mon Fils bien-aimé, en lui j'ai mis tout mon amour ! ». Amen. »¹¹

« Ô mon Christ aimé crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre cœur ; je voudrais vous couvrir de gloire, je voudrais vous aimer...jusqu'à en mourir ! Mas je sens mon impuissance et je Vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre Âme ; de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

« Ô Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe ; que je Lui sois une humanité de surcroît, en laquelle il renouvelle tout son mystère. »¹²

3. LES MOYENS DE NOTRE TRANSSUBSTANTIATION

La manducation de la chair et la bibition du sang de l'Enseigneur ne constituent pas le seul moyen d'être transsubstantiés. Il existe des moyens complémentaires qui reposent tous sur la loi du Mimisme.

Par manducation de la Parole

« Ainsi le propre d'une parole entendue est de s'incorporer en celui qui l'écoute et s'y soumet. Les travaux révolutionnaires du Père Marcel Jousse nous ont montré scientifiquement que l'homme est par nature un « mimeur », qui répète, en microgestes intérieurs à son corps, les paroles qu'il entend. La vibration pénètre dans le corps et le structure, le modèle par le « mimage » jusque dans son être psychosomatique. L'homme entend la parole et la mange, la « buccalise ».

« Ce phénomène appelé « intussusception » par Jousse est bien connu dans l'enseignement des sociétés traditionnelles, en particulier chez les Hébreux et les Palestiniens du temps de Jésus. C'est ainsi qu'on apprenait par cœur la Torah et c'est ainsi également qu'enseignait Jésus lui-même.

« Ce principe de la parole qui « se répétait en écho » est devenu ensuite la base de notre liturgie ; il devrait l'être aussi de la catéchèse et finalement de toute prière. La parole est mangée, or ce que l'on mange nous vivifie et nous transforme, parce qu'on l'a assimilé, et alors « on devient ce que l'on mange » ... et l'on ne peut témoigner que de ce qu'on est devenu soi-même. « Fils d'homme, dit Dieu au prophète Ezéchiel, mange le livre que voici, puis va parler à la maison d'Israël... Nourris ton corps, emplis ton ventre de ce livre que je te donne (Ez 3, 1-3) ». »¹³

Par contemplation des icônes

« L'image visualisée dans l'organisme a une action profonde sur celui qui s'y exerce » dit le docteur Lefébure¹⁴. Mais, une fois de plus, la science ne fait que confirmer les vieilles expériences de notre Tradition. Cette action est bien connue par la contemplation des icônes et « le Christ lui-même, pour cette raison, a enseigné au moyen d'images et de paraboles : l'image agit profondément sur l'âme humaine, sur ses facultés créatrices et motrices », précise saint Jean de Cronstadt : « On dit, par exemple, que si, durant le temps qui précède la naissance d'un enfant, une mère regarde fréquemment le visage ou le portrait de son époux bien-aimé, l'enfant ressemblera beaucoup à son père ; ou si elle regarde fréquemment le portrait d'un enfant très beau, elle donnera naissance à un très bel enfant. Si donc un chrétien regarde souvent, avec amour et piété, l'image de notre Seigneur Jésus Christ, de sa

¹¹ Prière de saint Jean-Gabriel Perboyre.

¹² Extrait de la prière de Sœur Elisabeth de la Trinité.

¹³ Alphonse et Rachel GOETTMANN, *Prière de Jésus, Prière du cœur*, Albin Michel, Spiritualités vivantes n° 122, 1994, pp. 97-98.

¹⁴ Docteur LEFEBURE, *La respiration rythmique*, Courrier du Livre, p. 101.

Mère très pure et de ses saints, son âme recevra les traits spirituels du visage amoureux contemplé : douceur, humilité, miséricorde, tempérance... Si nous contemplions plus souvent les images et surtout la vie du Seigneur et de ses saints, comme nous changerions, comme nous marcherions de hauteur en hauteur ¹⁵ ! » » ¹⁶

Par la respiration priée

« Que le souvenir de Jésus ne fasse qu'un avec ta respiration, alors tu connaîtras l'utilité de l'hesychia qui est perpétuelle adoration en présence de Dieu ». ¹⁷ Le nom de Jésus doit donc « coller » à notre souffle afin qu'il nous communique ses énergies et sa grâce. Alors la contemplation porte tout son fruit et devient une communion, au-delà de tout discours. La pensée rationnelle et surtout l'imagination étant à la source de l'agir, la « rétention de la pensée » et la « garde du cœur » par la Prière du Nom vont remodeler l'homme autant dans son for intérieur que dans son action extérieure.

« Avec les Centuries d'Hesychius ¹⁸, qui sont l'un des documents les plus importants sur la Prière hésychaste, on fait un pas de plus : non seulement la Prière de Jésus (c'est le premier d'ailleurs à utiliser cette expression) « doit être continuellement respirée, s'unir à ta respiration, mais s'unir aussi à toute ta vie. Quand l'esprit a été purifié et unifié dans la prière, dit-il, nos pensées y nagent comme des dauphins joyeux dans une mer apaisée. Alors s'engage un dialogue où le Christ devenu le Maître intérieur, fait connaître au cœur sa volonté. Le nom de Jésus entre d'abord dans notre vie comme une lampe dans les ténèbres, puis c'est comme un clair de lune, enfin c'est le lever du soleil ». Le soleil, évidemment, éclaire tout et toute vie dépend de lui ; ainsi la Prière de Jésus, pour Hesychius, est totalitaire et imprègne toute l'existence, quoi que l'homme fasse, qu'il prie ou qu'il travaille, comme d'ailleurs il ne cesse de respirer. » ¹⁹

La contemplation du Dieu-Homme

Aimer quelqu'un, c'est se complaire en sa présence, goûter sa présence. Le Réel est la manifestation de la beauté et de la bonté du Dieu-Homme. Aimer le Dieu-Homme, c'est dans l'instant présent et l'endroit où je me trouve, se plaire dans ce qui est et ce qui advient, contempler ce qui est et ce qui advient.

Dans le Monde d'En Haut, nous vivons dans la contemplation de la beauté et de la bonté infinies de Dieu. Dans le Monde d'En Bas, nous devons vivre, ici et maintenant, dans la contemplation de la beauté et de la bonté du Dieu-Homme, à travers ce qui est et ce qui advient. A chaque instant, là où je suis, être « oui » à la vie, à ce qui est, à ce qui advient.

« Le véritable renoncement ne consiste pas seulement à rejeter toute attache aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs ; ce n'est là que le premier pas. Il y a quelque chose à quoi nous tenons davantage, c'est à nos propres actes, à nos propres lumières, à notre propre volonté, à nos vues particulières pour pratiquer ou acquérir la vertu, à cette multiplicité de pratiques, sans quoi nous croyons tout perdre. Il faut se dépouiller de tout cela,, regarder tout cela comme rien, s'élever au-dessus de soi-même pour s'écouler en Dieu, notre premier principe, par une simple inclination ; nous attacher à lui par un regard simple, par une foi obscure, débarrassée de ce tumultueux amas d'actes répétés, qui ne servent qu'à nous étourdir et à nous rappeler à nous-même.

« En cet état si pur, on n'est pas oisif ; jamais l'esprit et le cœur ne furent plus occupés ; mais c'est Dieu seul qui les occupe. C'est là cette foi vive et dégagée des images et des fantasmes

¹⁵ Saint Jean de Cronstadt (1829-1908), *Ma vie en Christ*, Bellefontaine, p. 191.

¹⁶ Alphonse et Rachel GOETTMANN, *Prière de Jésus, Prière du cœur*, Albin Michel, Spiritualités vivantes n° 122, 1994, pp. 99-100.

¹⁷ Saint Jean Climaque, *L'échelle sainte*.

¹⁸ Higoumène de Batos au Sinaï, au VIIIème siècle.

¹⁹ Alphonse et Rachel GOETTMANN, *Prière de Jésus, Prière du cœur*, Albin Michel, Spiritualités vivantes n° 122, 1994, p. 57.

pénibles sous lesquels notre imagination nous représente un Dieu. C'est cette douce et intime pente qui nous incline sans cesse vers notre unique bien, qui nous attache à lui, qui nous unit, nous perd et nous mêle tellement en lui, que nous ne voyons plus que lui en nous, plus de moyens d'aller à lui, que lui-même. »²⁰

4. SOULEVER SA CROIX

Cf. le mémoire *La crucifixion, rédemption de la connaissance de Dieu*

²⁰ R.P. François-Claude MILLEY (+1720), in Jean BREMOND, *Le courant mystique au XVIIIe siècle*, Paris, Lethielleux, 1943, p. 275.